

LES OMBRES DE L'ÉTAT



PAUL UROZ

THRILLER POLITICO -
POLICIER

Paul Uroz

Les Ombres de l'État

© Paul Uroz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7352-4

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Assurément, depuis plusieurs semaines, le temps sur la capitale était aussi pourri que le climat politique de notre pays. La pluie tombait dru sur la ville, noyant les trottoirs dans une mélasse luisante où se reflétaient les néons épars. Paris avait toujours cette manière cruelle d'exhiber sa beauté même dans la détresse. Les gouttières dégouлинаient avec une persistance qui masquait les pas des rares noctambules osant braver cette nuit d'automne. Une brume épaisse rampait depuis les quais, se lovant autour des lampadaires vacillants. Tout semblait étouffé, comme si la cité retenait son souffle avant un cri.

Au pied d'un luxueux immeuble haussmannien du 7^e arrondissement ; un petit groupe d'hommes vêtus de sombre s'affairait sous les projecteurs artificiels des gyrophares. Leurs gestes étaient précis, presque mécaniques, comme s'ils répétaient une sinistre chorégraphie. La silhouette imposante du commissaire Victor Lemanceau, plantée sur le trottoir comme une statue, dominait la scène. Une cigarette pendait à ses lèvres, la fumée s'éparpille en volutes nerveuses sous l'averse. Ses traits étaient creusés, marqués par les années passées à contempler les aspects les plus sombres de l'humanité. Il portait un long manteau noir, détrempé, qui tombait presque sur ses pompes. Ses yeux gris, quasi translucides, fixaient l'entrée du bâtiment avec une intensité froide. Derrière eux, on devinait un mélange de colère rentrée et de fatigue inexprimable. Son visage était une carte de cicatrices et de rides, chaque pli racontant une enquête, un choix difficile, ou un regret. Même sous la lumière crue des phares, il semblait sortir d'une autre époque, celle des flics qui ne parlaient pas mais agissaient, peu importait le prix.

Dans l'appartement du troisième étage, la capitaine Clara Merel observe la scène du crime. Petite, presque frêle, en apparence, elle avait cette manière de se mouvoir qui imposait le respect. Ses cheveux noirs, attachés en un chignon sévère, encadraient un visage angulaire où ses prunelles, d'un vert profond, brillaient comme des lames sous la lumière artificielle. Elle portait une chemise blanche froissée sous une veste noire. Ses mains gantées fouillaient méthodiquement les tiroirs du bureau massif où le ministre s'était effondré.

Le corps désarticulé gisait encore là, affalé dans une position grotesque sur le

sol. Une mare de sang, brune et poisseuse, s'étendait sous lui, teintant le tapis persan d'un rouge sinistre. Clara s'accroupit lentement, ses yeux examinant chaque détail. La fenêtre entrouverte laissait passer un filet d'air glacial, soulevant à peine les rideaux lourds. Le bruit de la pluie s'insinuait dans la pièce, ajoutant une étrange mélodie au silence pesant.

— Une lettre de suicide dans la poche de sa veste, énonça-t-elle en se redressant. Sa voix, assurée, semblait trancher l'atmosphère lugubre.

Un jeune lieutenant nerveux s'approche d'elle. Léo Ravel, avec ses joues mal rasées et son imperméable trop grand, avait l'air d'un enfant perdu dans un monde trop vaste. Il lui tendit un dossier plastifié.

— On a trouvé ça caché derrière des livres dans la bibliothèque.

Clara attrape la chemise plastique, ouvrant la pochette avec soin. À l'intérieur, des pages couvertes de symboles et de chiffres. Un cryptage évident. Elle fronça les sourcils, mordillant inconsciemment l'intérieur de sa joue.

Lemanceau entra à cet instant, essuyant ses chaussures souillées sur le seuil. L'odeur du tabac froid le suit comme une ombre. Il regarda le corps, puis Clara, et fit un geste vague en direction du cadavre.

— Alors ? Suicide, hein ?

Clara le fixa un instant, silencieuse. Elle savait qu'il ne posait jamais de questions inutiles. Ses yeux avaient déjà vu l'évidence : l'arme, placée trop loin de la main du défunt ; les angles impossibles du corps ; les traces étranges sur le bord de la fenêtre.

— Si c'est un suicide, c'est le plus soigné que j'aie vu, répondit-elle en jetant un coup d'œil au manuscrit. Et ça... c'est le genre de chose qui pourrait tuer un homme.

Le commissaire hochant la tête s'approche, le regard rivé sur les documents. La pluie tambourinait toujours contre les vitres, et au loin, le grondement sourd d'un métro perçait le silence. La nuit était plus froide encore, comme si l'air même portait le poids d'un secret trop lourd à contenir. Les symboles griffonnés sur le papier ont semblé danser à la lumière tremblante de la lampe de bureau. Il tire sur sa cigarette, laissant la fumée se mélanger à l'air moite de l'appartement.

— Une idée de ce que ça pourrait signifier ? demanda-t-il en tournant une page du dossier d'un geste lent, comme s'il craignait de déclencher un mécanisme caché. Clara se gratta la tête. Elle observait la pièce d'un œil neuf,

s'appliquant à reconstituer les derniers instants du ministre. La bibliothèque croulait sous des livres d'économie et de droit international, mais un espace vide se dessinait sur l'une des étagères, comme si un ouvrage avait récemment disparu. Le bureau en acajou massif, impeccable, était le seul élément parfaitement rangé dans une pièce autrement encombrée. Une anomalie en soi.

— Ce qui m'intrigue, c'est l'absence de lutte, répondit-elle, en désignant le corps avec un geste rapide. Aucun signe qu'il ait essayé de se défendre. Pourtant, l'arme est trop loin pour qu'il l'ait simplement lâchée. Elle se tourna vers son supérieur, ses yeux verts scrutant ses traits comme si elle cherchait son approbation. Mais le commissaire était plongé dans ses pensées, ailleurs. Il écrasa sa cigarette dans un cendrier qu'il avait sorti de sa poche, un objet métallique cabossé qu'il traînait toujours avec lui. « Un vestige de son époque dans la criminelle au 36 », disait-il.

— Et les voisins ? Quelqu'un a entendu quelque chose ? demanda-t-il inopinément.

Léo, qui prenait soin de ne pas polluer le périmètre préservé en se tenant à distance, feuilletait nerveusement ses notes, leva la tête. Ses cheveux détrempés étaient collés à son front, et son imperméable gouttait sur le parquet.

— Rien de concret. Une vieille dame au quatrième a entendu un bruit sourd vers 23 heures, mais... rien d'anormal dans ce quartier. Avec la pluie, tout est masqué.

Lemanceau grogna en guise de réponse et se dirigea vers la fenêtre ouverte. Le vent froid lui fouetta le visage, et il s'adossa au mur, croisant les bras. Il regardait les toits de Paris, humides et sombres, s'étendre sous ses yeux. La ville semblait respirer lentement, lourdement, comme une bête tapie dans l'ombre.

— Et ça, là-bas ? interrogea-t-il, en pointant du menton une petite caméra de surveillance accrochée sur le bâtiment d'en face. Son objectif était dirigé presque directement sur l'appartement.

Clara s'avança pour regarder.

— Bonne question. Si elle fonctionne, elle a peut-être capté quelque chose. Mais il faudra du temps pour identifier la source et obtenir les images.

Le chef acquiesça, mais son regard restait fixé sur la caméra. Une goutte d'eau, suspendue à la gouttière voisine, se détacha et vint s'écraser sur la vitre. Il semble revenir à lui.

— Bon ! Laissons les gars de la scientifique terminer ici. Vous, Merel, vous récupérez ces papiers et vous voyez si votre contact au décryptage peut nous éclairer. Ravel, tu t'occupes de cette caméra. Je veux tout. Même une mouche qui passe devant l'objectif.

Clara rangea le dossier dans sa pochette plastique, la glissa dans son sac à dos et acquiesça en silence. Elle savait que cette affaire allait lui coller à la peau, comme toutes les affaires qui impliquaient des puissantes. La vérité, elle l'avait appris à ses dépens, n'était jamais là pour être exposée. Uniquement déplacée, masquée, ou enfouies.

2

Dans une salle obscure, loin du domicile du ministre, un homme observait les images en direct sur un écran. La pièce était plongée dans une semi-pénombre, éclairée seulement par les lueurs bleutées des multiples moniteurs alignés devant lui. Les murs étaient nus, le sol en béton brut, et une odeur de métal froid imprégnait l'air. Il était grand, sec, avec un visage carré que l'âge semblait avoir sculpté davantage, laissant des rides profondes autour de sa bouche et de ses commissures. Ses cheveux gris, coupés très courts, lui donnaient une allure militaire. Mais c'était son regard qui retenait l'attention : des yeux froids, d'un bleu presque délavé, où semblait couvrir une flamme glacée, prêtent à dévorer.

Sur l'un des écrans, la caméra braquée sur l'immeuble du ministre projetait une vue granuleuse. On pouvait distinguer les silhouettes des enquêteurs qui entraient et sortaient du bâtiment, des ombres s'affairant sous la pluie battante. L'homme, assis dans un fauteuil en cuir patiné, porte une main gantée à son menton. Sa posture, à la fois calme et tendue, trahissait une habitude : celle d'observer, d'analyser. Un bip discret retentit dans la pièce. L'homme se redressa légèrement et appuya sur un bouton. Une voix filtrée par des parasites résonna dans les haut-parleurs.

— Monsieur Verner, l'équipe a nettoyé l'appartement. Ils ont effacé les traces derrière eux.

Un mince sourire lui fit tordre les lèvres. Gabriel Verner, ancien haut gradé des services secrets, dirigeait désormais une cellule clandestine, opérant dans les marges invisibles de l'État. Un spectre, une ombre. Il était celui que les puissants appelaient quand une vérité devenait trop dangereuse pour voir la lumière.

— Et, les enquêteurs ? s'enquerra-t-il, d'une voix lente, presque monocorde.

— La femme... la capitaine Mérel... elle est perspicace. Elle a trouvé les documents.

Le sourire de Verner s'élargit avec une délectation morose. Il se leva, imposant dans son costume noir taillé sur mesure. Il croisa les bras et fixa l'écran où Clara Mérel montait dans sa voiture. Une averse d'ombres et de lumière déformait les traits de son visage sur l'image. Il pressentait déjà qu'elle ne lâcherait pas l'affaire... « Merel », murmura-t-il pour lui-même, comme s'il goutait le nom. « Intéressant. »

Il se détourna des écrans et se dirigea vers une petite table où était posé un téléphone crypté. Ses doigts fins tapotèrent un numéro, et il porta l'appareil à son oreille. Quelques secondes de silence. Puis une voix grave répondit.

— Oui ?

— Une complication. La capitaine Mérel est sur la piste. Faites ce qu'il faut pour... la ralentir. Pas trop brutalement, pour l'instant. Je veux voir jusqu'où elle ira. »

— Compris patron.

Il raccrocha et revint vers les moniteurs. Sur l'un d'eux, un autre plan s'affichait : à quelques mètres de l'appartement une image floue montrant un homme en trench-coat qui semblait converser discrètement avec un inconnu dans une ruelle adjacente : Jules Duvail. Le journaliste.

Verner observe en silence. Les pièces commencent à s'assembler sur l'échiquier. Et il avait l'intention de contrôler chaque mouvement. Mais pour cela, il fallait parfois sacrifier un pion.

*

Quelques minutes après avoir quitté les lieux de la scène de crime, Clara se retrouvait près de sa voiture, garée non loin sur un pont surplombant la Seine. Elle observe le fleuve s'écouler lentement ténébreux et opaque, éclairé par les réverbères jaunâtres. Elle ouvrit la portière, déposa son sac à dos sur le siège passager, et s'installa au volant.

L'intérieur de l'habitacle était froid. La pluie martelait le toit, rythmant ses pensées. Elle s'évoqua le ministre, son visage figé dans une expression de stupeur, presque d'incrédulité. Le genre de détail que l'on ne voyait qu'en prenant du recul, mais qui, une fois compris, changeait tout. « Assurez-vous que ça arrive intact, » lui avait dit le commissaire d'un ton qui n'autorisait aucun échec. Elle n'avait pas cherché à savoir ce que représentait exactement le contenu de sa pochette plastique. Les techniciens de la police scientifique s'en chargeront. En tant qu'enquêtrice, Clara connaissait les règles : certaines missions nécessitaient une discrétion absolue. Pourtant, une petite voix dans sa tête murmurait que cette fois, quelque chose clochait.

Après un rapide coup d'œil autour d'elle, elle démarra, s'enfonçant dans les

rues silencieuses et désertes. La ville, malgré son calme apparent, semblait receler mille pièges, autant de secrets prêts à exploser. Elle activa son clignotant pour virer sur la gauche, mais ses doigts glissèrent légèrement sur le volant. Clara se rendit compte qu'ils étaient moites. Ce n'était pas normal : elle avait traversé des situations bien plus stressantes que celle-ci. Pourquoi cette mission lui pesait-elle autant ?

Un coup d'œil dans son rétroviseur lui révéla une rue vide, seulement éclairée par les lampadaires, mais une sensation étrange la gagnait. Quelque chose ne va pas. Clara continua de rouler, son esprit partagé entre son devoir et une méfiance grandissante. C'est alors qu'elle remarqua une lumière unique, floue, dans le rétro : un véhicule loin, derrière. Une moto, semblait-il. Elle n'y prêta pas trop attention au début, mais au fil des rues, le deux-roues restait à bonne distance, s'assurant de ne pas la dépasser. Clara fronça les sourcils. Elle tourna à droite dans une petite artère, accéléra légèrement, puis ralentit. La lumière réapparut. Son cœur s'accéléra. Ce n'était plus une coïncidence.

La capitaine serra le volant, les yeux rivés sur la route devant elle. Elle savait qu'elle ne pouvait pas contacter Lemanceau maintenant : il avait insisté pour que cette livraison reste sous les radars, et toute intervention policière externe risquait de compromettre la mission. La moto se rapprocha. Clara accéléra, sa voiture bondissant sur l'asphalte humide. Elle tourna brusquement dans une ruelle adjacente, espérant semer son poursuivant, mais le deux-roues resurgit à nouveau derrière elle. Elle murmura pour elle-même : « Très bien. Si tu veux jouer, on va jouer. » Clara repéra un carrefour droit devant. Elle savait que si elle continuait à fuir, son poursuivant finirait par l'acculer. Elle devait prendre l'avantage. Elle tourna brusquement dans un cul-de-sac, éteignit ses phares et immobilisa la voiture. Les essuie-glaces continuaient de battre, mais le silence s'abattit sur l'habitacle.

La lumière de l'engin apparut au bout de l'impasse. Clara observa attentivement. Le motard hésita une seconde, puis avança lentement. La capitaine attrapa son arme de service, ses doigts serrés autour de la crosse. Elle ouvrit doucement la portière, se glissant hors de la voiture. Si cet homme voulait les documents, il allait devoir passer par elle.

Le quidam s'arrêta à quelques mètres de l'auto de la policière, son trois cylindres ronronnant. Il resta assis, immobile, observant l'obscurité. Clara, accroupie derrière la portière ouverte, attendit, le souffle court. Puis, sans un mot, le poursuiveur coupa son moteur. Il descendit, révélant une silhouette